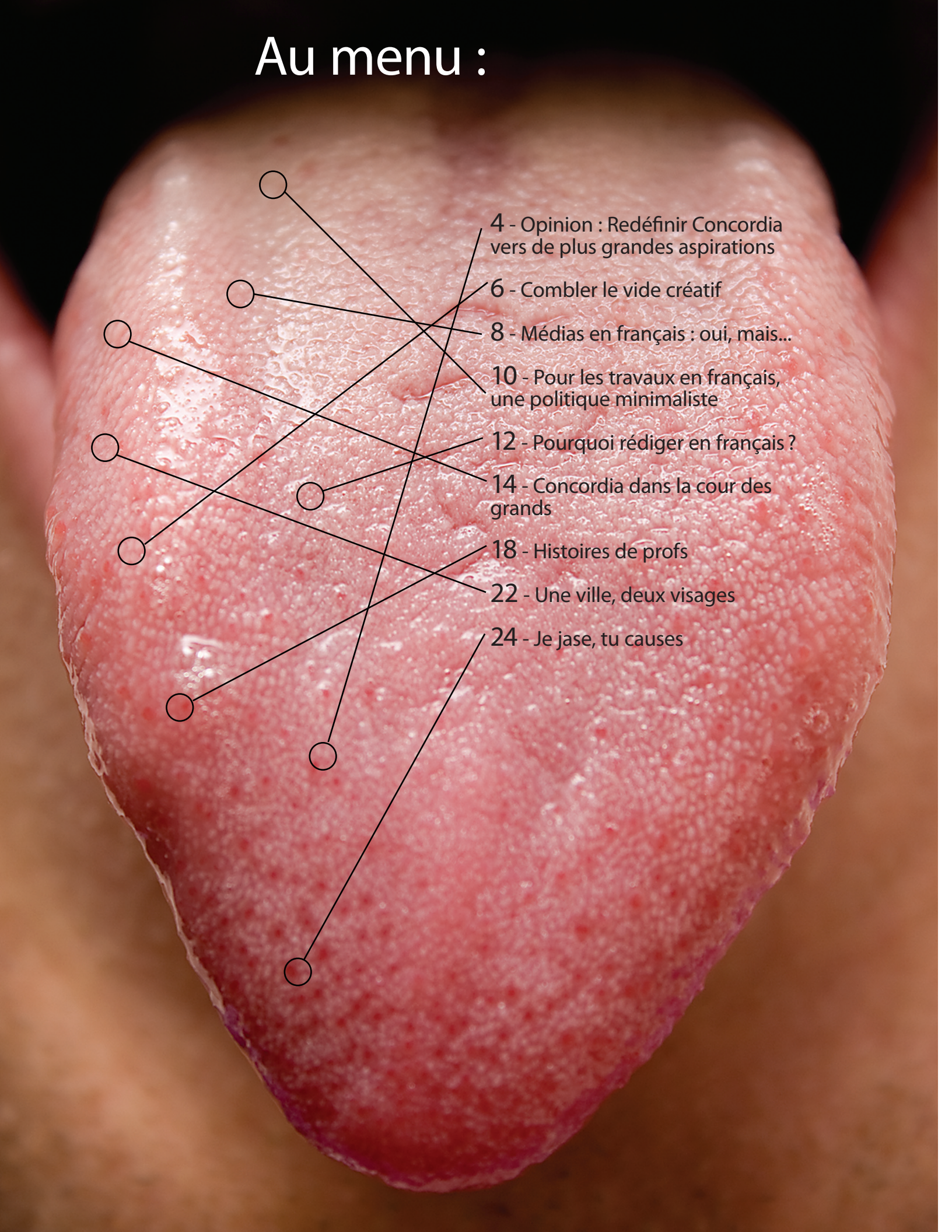
l'organe

La face cachée de la langue

ISSN 1916-4947 Université Concordia • mensuel • volume 9 • numéro 1 • septembre 2010 www.lorgane.org

La francophonie à Concordia

Au menu :



4 - Opinion : Redéfinir Concordia vers de plus grandes aspirations

6 - Combler le vide créatif

8 - Médias en français : oui, mais...

10 - Pour les travaux en français, une politique minimaliste

12 - Pourquoi rédiger en français ?

14 - Concordia dans la cour des grands

18 - Histoires de profs

22 - Une ville, deux visages

24 - Je jase, tu causes

DIRECTION GÉNÉRALE

Directrice générale
Gabrielle Lefort

Directrice des communications
Andreia Furtado

Directrice des finances
Vera Zabeida

GRAPHISME

Directrice artistique
Guillaume Dubois

Éditrice photo
Cynthia Jabre

Collaboration photo
Milosz Maria Jurkiewicz

Illustration
Talia Smith

Mise en page
Stéfanie Viens

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Virginie Karagirwa

Chef de pupitre culturel
Florence Savard

Chef de pupitre société
Antoine Leclerc

Chef de pupitre politque
[vacant]

COLLABORATEURS
Charles D'Amboise
Hugo Pilon-Larose
Emmanuel Delacour
Sophie Ginoux

L'Organe
2150 Bishop, suite K-240
Montréal, QC
H3G 1M8

ISSN 1916-4947

Imprimé à Montréal par Hebdo Litho

COUVERTURE

Photo : Guillaume Dubois et Milosz Jurkiewicz

Agent 00-Franco à la rescousse

Gabrielle Lefort
da@lorgane.org

À Concordia, le francophone typique est un agent double. Quand il est à la maison, il parle français avec ses parents, mais ça, personne ne s'en doute car à l'école, il parle un anglais perfectionné grâce à de longues heures passées devant la télé, à écouter des séries américaines douteuses. Tel un James Bond universitaire, il se glisse parmi les anglophones, les allophones, les westmountiens, les expatriés, les NDGiens, et ça y est, vous ne le voyez plus.

Bien cachés, alors, les francophones ? Peut-être, mais ils n'en existent pas moins. En fait, ils constituent près d'un quart de la population étudiante. Comme tout le monde, ils rédigent leurs travaux en anglais et hochent la tête devant un professeur qui partage son savoir en anglais. Ils parlent anglais avec leurs amis, discutent en anglais de leurs amours, trinquent en anglais et entament leur assiette en anglais.

Qui sommes-nous, donc ? Pourquoi allons-nous risquer notre peau chaque jour dans un milieu qui nous est non pas hostile, mais bien étranger ? Il y a autant de raisons de le faire que de gens qui le font, et ce n'est pas peu dire. Si certains veulent perfectionner leur bilinguisme, d'autres aiment les défis ou la nouveauté… et ce n'est qu'effleurer la surface. Qu'ont-ils en commun ? Rien, sauf une langue maternelle. Voici donc, pour tous les francophones qui comprennent ces mots, un éloge de leur langue maternelle dans un contexte un tout petit peu décalé.

Redéfinir Concordia vers de plus grandes aspirations

Hugo Pilon-Larose
hugo.pilonlarose@gmail.com

Il est possible de voir Montréal de plusieurs façons, en observant toutes ces facettes qui font d'elle un lieu unique où vivre. En tant que francophones, nous faisons souvent abstraction de la vitalité de la communauté anglophone qui habite Montréal et ses banlieues, comme si elle n'existait même pas. Or, cette communauté est forte de deux universités, dont l'une est un produit purement montréalais, qui permet à des adultes et à des centaines d'immigrants de poursuivre leurs études ou de réintégrer le système d'éducation. Il s'agit de l'Université Concordia.

Fondée en 1974, l'Université Concordia est issue de l'unification du Collège Loyola, qui dispensait le cours classique en anglais, et de l'Université Sir George William, créée en partenariat avec le premier YMCA nord-américain, construit ici à Montréal. Concordia est donc un produit de la révolution tranquille. Sa fondation, longtemps perçue comme un mariage forcé, s'inscrivait dans la foulée des recommandations du rapport Parent de 1963-1964 sur l'avenir de l'éducation au Québec. La province mettait en place de nombreux chantiers visant à réorganiser l'État, ce qui a transformé radicalement le visage du Québec. C'est pendant sa création que la *Charte de la langue française*, affirmant le français comme la seule langue officielle du Québec, a été adoptée par l'Assemblée nationale. Parallèlement, plusieurs centaines d'activistes se réunissaient pour réclamer que l'Université McGill soit francophone.

Aujourd'hui, Concordia voit grand. L'université annonçait récemment dans son nouveau plan stratégique qu'elle vise à se classer d'ici les dix prochaines années parmi les cinq meilleures universités généralistes du pays. « De plus en plus réputée pour son enseignement novateur et ses recherches avant-gardistes, Concordia figure également parmi les universités généralistes les plus dynamiques du Canada. À ce titre, elle aborde les enjeux de société sous de nombreux angles et encourage les étudiants à développer leur sens critique et à devenir des citoyens responsables, activement engagés », écrivait la rectrice et vice-chancelière Judith Woodsworth dans son rapport annuel 2009-2010.

Concordia, avec ses 43 942 étudiants, dont 4 439 étudiants étrangers, est un mélange culturel hétérogène unique à Montréal. Selon plusieurs étudiants, entrer sur le campus de Concordia, c'est franchir une frontière.

Il y a cependant un élément qui noircit grossièrement l'image que Concordia projette à

Montréal : son caractère unilingue anglais. Même si 4 400 étudiants, soit environ 18 % de sa clientèle, sont francophones, selon la Faculté des beaux-arts, l'université n'offre presque aucun cours en français, sauf dans le Département d'études françaises. Les services administratifs sont offerts presque uniquement en anglais, tout comme les services de cafétéria et la librairie. Quelques efforts sont faits sur le plan des publications administratives officielles comme le *Rapport 2009 de la rectrice*, qui est entièrement disponible dans les deux langues. Si McGill offre un site Internet entièrement bilingue, Concordia semble avoir concentré ses efforts sur la mise en fonction d'un nouveau portail Web à l'allure moderne, mais dont seule la version anglaise est disponible. Depuis sa mise en ligne, une note indique que la version française ne saurait tarder. Le service administratif responsable du site Internet a précisé qu'elle serait en ligne en juillet, mais ce n'est toujours pas le cas.

Y a-t-il quelque chose de mal à se définir comme un établissement d'enseignement universitaire anglophone au Québec? Aucunement. L'Université McGill le fait, obtenant même une reconnaissance internationale de la qualité de son enseignement. Si certains se demandent si des universités publiques anglophones ont leur place dans la Belle Province, la réponse est oui. La communauté anglophone du Québec, essentiellement concentrée dans la grande région de Montréal, a le droit et le mérite d'avoir de fortes institutions d'enseignement au cœur de la métropole.

Pour Concordia, la question n'est pas de savoir si elle a le droit moral de poursuivre ses activités uniquement en anglais, mais bien si elle n'aurait pas tout à gagner à diversifier, voire rendre bilingues ses activités. Au Canada, seules l'Université d'Ottawa et l'Université Laurentienne à Sudbury sont officiellement bilingues. Cette spécificité, toute à leur honneur, fait d'elles des institutions foncièrement canadiennes, n'excluant aucun groupe linguistique de ce pays qui est, rappelons-nous, bilingue. Il est évident que cela ne se fait pas sans embûches. À l'Université d'Ottawa, selon des étudiants rencontrés sur le campus, l'embauche de personnel bilingue dans les services administratifs semble difficile.

Lors d'une enquête que j'ai menée en mars dernier pour le journal *The Link*, des étudiants du Département de droit, le seul département bilingue à l'Université McGill, m'ont donné un aperçu des visées qu'ils avaient pour leur *alma mater*. Ils prônaient une politique de bilinguisme pour la majorité des cours dispensés en première année du 1er cycle, et craignaient à l'époque que l'université ne rejette leurs recommandations, de peur de devoir refuser des professeurs de réputation internationale en raison de leur incapacité de parler ou de lire le français.

L'Université Concordia devrait être plus courageuse que sa cousine anglophone. Concordia, c'est l'image de Montréal : un exemple de diversité et d'intégration culturelles. Si McGill est un fleuron canadien, Concordia doit être perçue comme notre réussite québécoise : l'intégration des francophones et des anglophones montréalais au sein d'un même établissement d'enseignement postsecondaire. Anglophones et francophones, étudiant ensemble dans les deux langues de ce pays, au cœur de la deuxième ville en importance. Au Québec, depuis toujours divisé sur les enjeux linguistiques, nous verrions à Concordia des anglophones et des francophones étudier dans les mêmes salles de classe et réfléchir ensemble aux enjeux de notre époque.

Imaginez l'Université Concordia redéfinissant le bilinguisme universitaire ! Il n'est pas nécessaire d'adopter des politiques de bilinguisme aussi strictes que celles qui sont appliquées à Ottawa ou à Sudbury. Et si ce n'était pas 100 % des cours qui étaient offerts en français, mais plutôt 18 %, ou plus si le bassin francophone s'agrandit ? Et si les étudiants anglophones, qui ont une bonne base en français et qui sont en mesure de suivre un cours donné en français, avaient toujours le droit de remettre leurs travaux et de rédiger leurs examens en anglais ? Ne serait-ce pas un outil innovateur, permettant à tous les anglophones montréalais désireux de poursuivre leur carrière au Québec d'acquérir des notions plus solides dans la seule langue officielle de cette province ?

Selon plusieurs observateurs, notamment l'équipe de rédaction du magazine *L'actualité* et la rédactrice en chef Carole Beaulieu, nous sommes à l'heure de nous poser de grandes questions concernant l'avenir de notre système d'éducation. Avons-nous choisi le bon modèle pour son financement ? Notre réseau universitaire actuel est-il compétitif par rapport aux autres universités canadiennes, nord-américaines et d'ailleurs dans le monde ? Sommes-nous en mesure de préserver l'accessibilité aux études postsecondaires – quel que soit le revenu de l'étudiant – si chère aux yeux des fédérations étudiantes de cette province ?

Rendre bilingue notre université peut être considéré comme un projet trop exigeant pour les effets que cela aurait à long terme. Ne tuons pas le débat avant qu'il ne se tienne et posons-nous enfin la question : qu'avons-nous à perdre ? ●

Photo : Guillaume Dubois et Milosz Jurkiewicz | da@lorgane.org

Combler le vide créatif

Florence Savard
culturel@lorgane.org

À court de financement l'an dernier, le magazine *The Void* a battu de l'aile. Deux numéros sur les quatre normalement prévus ont été livrés, sans compter que le dernier a été imprimé dans un format économique et qu'il a été distribué en moins grande quantité qu'à l'habitude. À la veille de sa neuvième année d'existence, le magazine créatif bilingue espère revenir en force en se faisant mieux connaître, entre autres à travers la francophonie.

À la conquête de l'univers entier !

Comme l'indique son nom, le *Void* a été créé pour répondre à un besoin d'expression artistique non assouvi par ce qu'offraient les publications étudiantes de Concordia, « *a* void *that needed to be filled* », comme le souligne Jeremy Lakoff ex-éditeur en chef du magazine. Selon Lakoff, le magazine encourage l'écriture de fiction, de poésie et d'essais ainsi que l'écriture expérimentale. Cole Robertson, rédacteur en chef cette année, affectionne particulièrement ce mélange des genres et souhaite même intégrer l'écriture dramatique au Void, à l'avenir.

La publication a l'avantage de rassembler textes créatifs et arts graphiques. Pour plusieurs collaborateurs, c'est un plus. « J'ai voulu collaborer au Void car le magazine offrait la possibilité d'amalgamer poésie et arts visuels, ce qui, dans ma première participation, était un impératif », mentionne Ariane Bessette, étudiante à la maîtrise en littératures francophones et résonances médiatiques, qui a été publiée deux fois dans le *Void*. Elle ajoute qu'il est assez rare de trouver des revues ou magazines jumelant littérature et images.

En rassemblant autant de genres littéraires et en étant bilingue, le *Void* s'avère un périodique très ouvert. « Il est une plate-forme créative qui s'adresse à plusieurs groupes de personnes », affirme Lakoff. Cependant, ce dernier assure que l'aspect chaotique d'une telle variété est contrebalancé par la structure thématique du magazine : chaque numéro rassemble des textes sur un thème normalement annoncé dans le numéro précédent. Bien sûr, comme le confirme Lakoff, le thème sert simplement à inspirer l'auteur. Il n'y a aucune rigidité dans le thème, au contraire : « Plus on l'étire à l'extrême, mieux c'est. Autrement, nous devrions écrire le magazine nous-mêmes. » Robertson approuve : « Les thèmes sont des points de départ ». Lakoff ajoute : « Nous recherchons des gens qui sauront trouver les nuances dans un thème. Nous aimons percevoir différentes perspectives. »

Militons pour le français

Le bilinguisme du magazine ne semble pas être un obstacle pour les collaborateurs francophones du *Void*. Ariane Bessette déclare : « Le choix de la revue ou du magazine dépend de la ligne éditoriale et de la façon de penser, l'aspect linguistique n'étant pas à prime abord un enjeu fondamental pour moi. » En se penchant un peu plus sur la question, elle note toutefois que « la coexistence de deux langues engendre plusieurs questionnements. Lorsqu'on écrit en position minoritaire, du point de vue linguistique, cela nous amène à interroger et dépasser nos propres limites. Cela nécessite aussi un effort de clarté, de concision et de travail sur le vocabulaire et l'expression ».

Bessette ajoute que les médias anglophones sont très ouverts d'esprit et qu'il faut en profiter pour promouvoir le français. Yves Nimbona, également collaborateur au *Void* et étudiant en littérature, abonde dans ce sens : « C'est sûr qu'on atteint un plus grand auditoire en anglais. Il y a tellement d'influences américaines et britanniques que c'est assez naturel d'écrire dans cette langue

Photo : Cynthia Jabre | photo@lorgane.org

pour exprimer ses pensées. Mais écrire en français créé des liens. » Selon lui, Concordia est un milieu propice à la communication multilingue.

Un autre collaborateur du *Void*, Maxence Dulongpont, un étudiant français qui a passé deux semestres à Concordia dans la Faculté de génie et d'informatique, indique qu'à son avis, mélanger français et anglais a son charme. « Cela permet à davantage de gens de s'exprimer », ajoute-t-il. Par contre, il choisit d'écrire dans la langue de Molière car selon lui, « le français propose davantage de subtilités ».

D'un autre côté, selon Robertson, 20 % des textes soumis sont sélectionnés pour le magazine. Le seul fait d'être parmi les auteurs choisis semble donc satisfaire ses collaborateurs. Mona Sacui, une étudiante en traduction qui a aussi collaboré au *Void*, confirme qu' « être publié est toujours un plaisir ». Dans le contexte d'une publication bilingue parmi une population plutôt anglophone, Sacui explique: « Bien sûr, on se sent valorisé quand on est publié dans un magazine strictement francophone, parce qu'on sait que notre texte a été choisi parmi les centaines de textes écrits par d'autres auteurs francophones sans doute très talentueux. La barre est haute. Mais quand on est publié dans un magazine bilingue on est content de représenter notre côté du jeu. » Elle confie qu'elle compose ses créations en français « un peu par désir de représenter la communauté francophone ».

Jordan Dessertine, un membre de l'équipe de production du *Void*, raconte que l'an dernier, le magazine a publié un texte bilingue très réussi auquel un écrivain francophone et une écrivaine anglophone ont collaboré. « Ce genre de texte, souligne-t-il, non seulement bilingue, mais de haute qualité littéraire, reflète selon moi l'essence du *Void* : un équilibre entre deux langues qui se battent sans cesse pour de l'espace. » Cependant, Dessertine précise que l'équilibre entre les deux langues dans le magazine est rarement atteint. « Concordia est, après tout, une université anglophone, et malgré le fait qu'elle soit située dans une ville francophone, ses étudiants sont en majorité anglophones. Conséquemment, il est normal que nous recevions beaucoup plus de textes anglais que de textes français. » Selon lui, à Concordia en général, comme au magazine, les francophones ont la responsabilité de s'assurer que le bilinguisme est respecté, qu'ils ont leur place. « À l'intérieur du *Void*, je suis chargé de rappeler au monde que nous sommes un magazine bilingue, avance-t-il. Pour des détails tels que les affiches publicitaires, le nom du magazine, les notes de l'éditeur, souvent le français a été oublié et a dû être incorporé. »

En voie de réhabilitation

Le statut du *Void* demeure et a toujours été précaire. Jeremy Lakoff l'explique ainsi : « Le *Void* est instable en partie parce qu'il n'a pas de statut officiel et permanent à l'université. Nous dépendons de différentes organisations telles que l'ASFA, le bureau du doyen et le collège des arts libéraux, mais leur budget ne leur permet pas toujours de financer notre magazine. »

Cette année et à l'avenir, Robertson espère recevoir un plus gros budget afin de rémunérer ses collaborateurs. « Idéalement, nous voudrions payer les étudiants que nous publions, même si c'est peu. Nous lancerons donc, dès la rentrée, une pétition pour montrer l'appui que nous portent les étudiants afin d'obtenir un plus gros budget et peut-être de manière plus stable. »

Malgré les obstacles, le *Void* survit. Lakoff est convaincu que le magazine créatif bilingue se nourrit de l'enthousiasme de son équipe, de ses collaborateurs et de ses supporteurs : « Nous croyons que les mérites du *Void* sont dans son contenu et dans la créativité de ses collaborateurs ».

Mona Sacui, elle, affirme trouver dans la création littéraire une façon de s'évader. « J'aime entrer dans la tête de mes personnages et, en quelque sorte, jouer un rôle afin de raconter une histoire que je n'ai jamais vécue. »

Finalement, le *Void* offre la chance aux étudiants de se faire publier pour la première fois. Selon Dessertine, « souvent les magazines n'accepteront pas de te publier si tu n'as pas été publié une fois auparavant. Mais comment, donc, se faire publier une première fois ? Nous répondons à cette demande », affirme-t-il. Cole Robertson ajoute que le magazine permet non seulement de publier pour la première fois, mais pour l'équipe de production, il permet d'acquérir de l'expérience dans le domaine de l'édition, ce qui est souvent requis aussi dans plusieurs magazines et revues. ●

Médias en français, oui mais...

Si le français fait partie intégrante de la vie étudiante à l'Université Concordia, il brille souvent par son absence dans les médias étudiants. En mars dernier, le *Link* publiait pour la première fois depuis plusieurs années un article entièrement en français, mais dans les autres médias étudiants de l'université, l'utilisation du français se fait rare.

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org

Université Concordia : les médias en bref

CLJO :
1690 AM
16 000 visiteurs par jour sur le site Internet
6e meilleure station à Montréal selon le *Montreal Mirror*

The Link :
10 000 exemplaires par semaine
30 numéros par année

The Concordian :
8 000 exemplaires par semaine
27 numéros par année

Le Délit :
5 000 exemplaires par semaine
24 numéros par année

L'Organe :
4 000 exemplaires par mois
5 à 8 numéros par année

Selon Justin Giovannetti, rédacteur en chef du *Link*, c'est à cause de problèmes de logistique plutôt que par mauvaise volonté que le français est si peu utilisé dans les médias concordiens. Il explique que pour qu'un article soit publié dans le *Link*, l'un des deux hebdomadaires, il doit être lu par six paires d'yeux. « C'est déjà assez dur de trouver des gens qui savent écrire en anglais », explique Giovannetti. « On se débrouille, mais c'est compliqué. »

Au début des années 90, l'équipe du *Link* comptait deux réviseurs francophones, mais c'est le manque d'articles en français qui a ultimement rendu leur présence inutile et entraîné la suppression des postes au cours des années suivantes.

Malgré ce handicap, le *Link* a accueilli à bras ouverts l'idée d'Hugo Pilon-Larose, un étudiant en journalisme qui souhaitait publier un article en français dans le journal anglophone. Intitulé *Étrangers chez soi*, l'article relatait les motifs d'étudiants francophones de sauter la barrière linguistique et de poursuivre leurs études supérieures en anglais.

« C'était pour prouver à la terre entière que je n'ai pas perdu mon français et que je n'ai jamais renié ma langue. Je me suis dit que j'allais pousser l'audace et publier en français », explique Pilon-Larose, qui possédait déjà un portfolio sur la question linguistique à Montréal.

Du français plein les oreilles

À CJLO, la station de radio étudiante de Concordia, c'est une émission de comédie en français, *Les Écarts*, diffusée les mercredis soir, qui recevait le plus de commentaires positifs semaine après semaine.

« Il y a des francophones à la station, mais ils font tous leurs émissions en anglais. Ils disent : "Non, je veux vraiment pratiquer mon anglais". Quand nous avons commencé à diffuser *Les Écarts*, beaucoup de gens ont remercié les animateurs de faire une émission en français », explique Brian Joseph, directeur de la programmation et responsable de la musique hip-hop à CJLO.

Joseph se souvient de l'épilogue des *Écarts*, dans lequel un des animateurs, Simon, a dit en ondes : « CJLO, c'est la place où nous avons eu le plus de liberté avec notre émission ; je ne sais pas si c'est parce que la direction ne comprend pas ce que nous disons, mais je les remercie quand même de nous avoir donné la chance de la

Photo : Milosz Jurkiewicz | photo@lorgane.org

réaliser ». Le dernier épisode des *Écarts*, diffusé à la fin de la session d'hiver 2010, a mis fin de façon regrettable à la programmation francophone de la station.

À l'avenir, Joseph souhaite diversifier le contenu de CJLO, et inclure non seulement des émissions en français, mais aussi en espagnol ou en chinois, en plus de l'émission en créole qui est déjà diffusée sur les ondes de la station.

Du côté du *Concordian*, l'autre hebdomadaire étudiant, le dernier texte en français paru dans ses pages date d'il y a plus de trois ans. Ce texte d'opinion, signé par Karen Fournier, une francophone qui était alors rédactrice en chef du journal, était un commentaire allumé sur le débat des chefs de mars 2007 intitulé *Peut-on avoir l'heure juste ?*

La rédactrice en chef en poste, Sarah Deshaies, se montre très ouverte à la publication de contenu francophone qui, selon elle, montrerait les racines multiculturelles de l'université et des étudiants et permettrait aux allophones comme aux anglophones d'améliorer leur français.

« Par contre, rajoute Deshaies, il faut se rappeler que Concordia est une université anglophone, et ce n'est pas comme si les gens se battaient pour écrire en français dans notre journal ; le nombre d'articles en français ne dépasserait jamais celui d'articles en anglais. »

Si *L'Organe* tient aujourd'hui le rôle de l'irréductible défenseur du français, il n'en a pas toujours été ainsi. D'abord un hebdomadaire, il était connu sous le nom de *Concordia Français* et publiait des articles exclusivement dans la langue de Molière.

« En 2006, le rédacteur en chef, Cédric Lizotte, a organisé un putsch, et a foutu à la porte les gens du *Concordia Français* qui étaient là depuis un peu trop longtemps. Il avait une autre vision », explique Édouard Reinach, rédacteur en chef puis directeur général de *L'Organe* de 2007 à 2009.

Cette nouvelle vision du *Concordia Français*, renommé *L'Organe* et paru pour la première fois en février 2006, introduisait une nouvelle approche au niveau du format et du traitement des articles, ainsi qu'un revirement majeur : les articles qui paraissaient dans le journal, publié aux deux semaines, étaient autant en anglais qu'en français.

S'ensuit un ouragan médiatique : le changement, dénoncé à cor et à cri dans des articles du *Link* et du *Concordian*, est considéré comme une violation du mandat premier de la publication, et un abus des fonds alloués par l'administration. *L'Organe* bilingue est appelé un « gaspillage scandaleux d'argent ». Les dirigeants sont accusés d'avoir subtilisé le pouvoir en tenant des assemblées générales illégales et d'avoir violé la charte du *Concordia Français.*

La transition au magazine thématique entièrement en français comme on le connaît maintenant est effectuée peu à peu, après maints remaniements de l'équipe et de nouvelles décisions éditoriales. « Ça ne nous tentait pas d'avoir un rédacteur en anglais, un correcteur en anglais, on trouvait ça trop compliqué. Et puis, on se disait, il y a déjà deux journaux en anglais », explique Reinach.

Quand on se compare, on se console

L'autre université anglophone de Montréal, la très célèbre université McGill, a quant à elle un hebdomadaire francophone, *Le Délit*, publié par l'association également responsable du *McGill Daily*.

Éléna Choquette, corédactrice en chef de la publication, rencontre le même problème que les rédacteurs des journaux concordiens. « Si c'est vrai que souvent les francophones vont vouloir écrire en anglais pour se pratiquer et aiguiser leur plume, l'inverse n'est pas tellement vrai. Je n'ai jamais édité le texte d'un anglophone qui voulait se pratiquer à écrire en français », explique-t-elle.

« Je pense que ça dépend vraiment, mais c'est vrai que ça peut faire peur de publier un article en français. C'est un pas à faire entre la peur et la publication. Il faudrait peut-être tendre la perche un peu plus loin », poursuit Mai Ahn Tran-Ho, également corédactrice en chef du Délit.

L'Université McGill est loin d'être aussi bilingue que l'université d'Ottawa, mais certains mouvements étudiants, dont McGill Français, qui s'est battu pour que les étudiants aient le droit de remettre leurs travaux et d'être servis en français, et la Commission des affaires francophones, qui continue de franciser McGill, ont tout de même fait de McGill une université ouverte à la vie francophone.

« Je ne pense pas que d'avoir du contenu francophone est nécessaire. Il n'y a pas d'étudiants unilingues francophones à Concordia », affirme Giovannetti. « Mais c'est intéressant de diversifier les perspectives et les idées que l'on présente. Et puis, la plupart du temps, un article en français bien écrit est bien plus amusant à lire qu'un article en anglais. » ●

Pour les travaux en français, une politique minimaliste

L'Université Concordia, fier bastion Montréalais de l'enseignement universitaire, offre la majorité de ses cours en anglais, même si elle propose une variété éblouissante de cours de littérature et de grammaire françaises. La langue de Molière, enseignée comme langue seconde dans cet établissement anglophone, est par contre utilisée par certains étudiants qui ont le droit de remettre leurs travaux en français s'ils le désirent.

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org

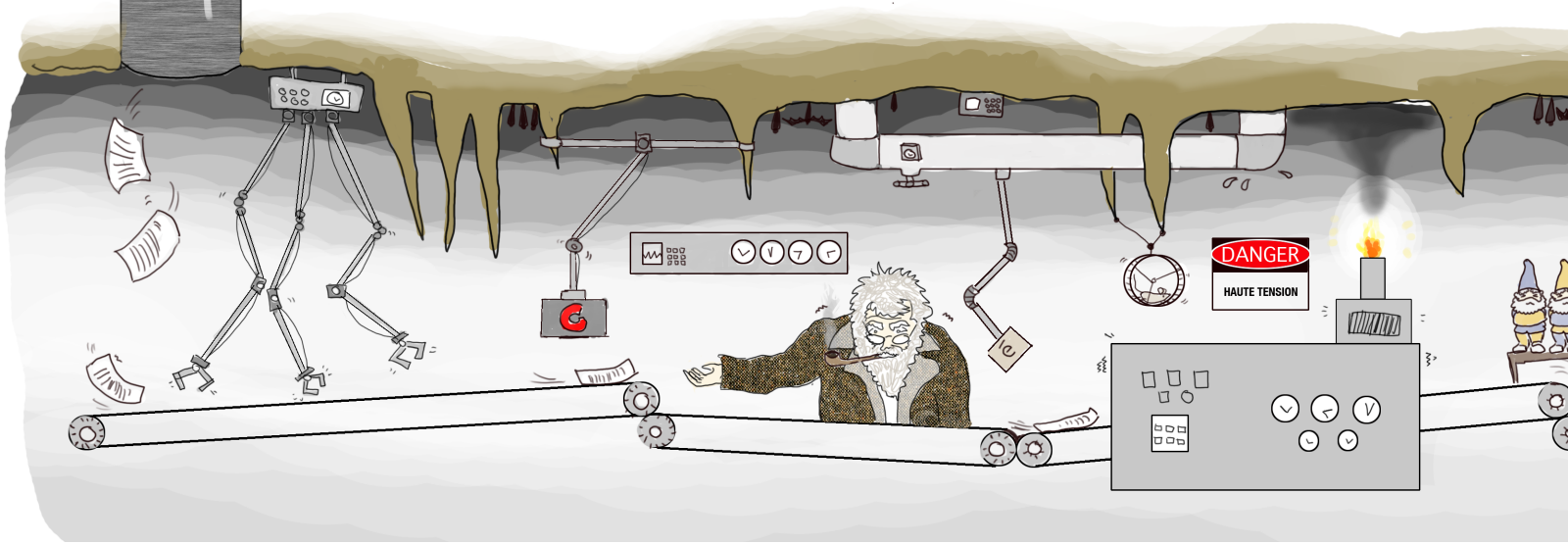
Conformément à la *Charte de la langue française*, l'Université Concordia s'est dotée en 2004 d'une politique linguistique, laquelle est diffusée sur le site Internet de l'université. Cette politique, qui énonce les engagements de l'université à l'égard de la qualité de la langue française employée dans les communications avec divers organismes gouvernementaux provinciaux et fédéraux, n'a pas été mise à jour depuis 2004.

Selon l'article 88.2 de la Charte, il est obligatoire pour les établissements québécois d'utiliser le français comme langue de communication avec toute instance gouvernementale ou personne morale établie au Québec – mais cette règle n'a rien d'étonnant, puisque toutes les entreprises et sociétés du Québec doivent s'y conformer. Les communications en français sont également de mise avec le gouvernement fédéral.

À la remise !

Si la politique linguistique de l'université offre beaucoup de détails sur les communications avec le gouvernement, elle offre peu de bases sur lesquelles les professeurs et les étudiants peuvent se fonder pour délimiter la place du français dans l'enseignement.

Afin de se soumettre aux exigences de l'article 88.2 de la Charte, la politique énonce la mesure dans laquelle les étudiants peuvent mener une vie académique en français



comme suit : « Les étudiants de l'Université Concordia sont issus des milieux anglophone, francophone ou autres. Leur représentation rejoint la mission d'accessibilité de l'Université. Tout étudiant a le droit de passer ses examens et de rédiger ses travaux en français. »

Le vice-recteur exécutif aux affaires académiques de Concordia, David Graham, admet que la politique est non seulement vieillotte, mais aussi peu précise. « Je ne crois pas que la politique à l'égard des étudiants et des travaux ait jamais été élaborée. »

Graham affirme pourtant que, malgré une politique peu détaillée, il n'y a jamais eu de problèmes à l'université concernant la correction de devoirs remis en français. Il explique que si un professeur n'était pas en mesure de corriger un travail lui-même, l'université engagerait un traducteur afin de traduire le contenu de ce travail le plus fidèlement possible. « L'université, vu la politique, n'hésiterait jamais à payer les frais nécessaires pour faire corriger les travaux de manière adéquate. »

À chacun sa politique

Le fait que la politique soit aussi vague laisse place à beaucoup d'autogestion de la part des facultés de l'établissement. Linda Kay, la directrice du Département de journalisme, explique qu'au sein du département, les travaux doivent être rendus en anglais pour les cours dits de laboratoire (*workshop classes*). Quant aux cours dits théoriques, les étudiants ne peuvent remettre leurs travaux en français qu'avec le consentement de leur enseignant. « Selon mon expérience personnelle, la plupart des instructeurs acceptent, mais ils ne sont pas formellement obligés de le faire. »

Donna Hum, chef de service aux affaires académiques de la Faculté de génie et d'informatique, fait écho à ces propos : « Nous suivons la convention collective de la CUPFA (Association des professeurs à temps partiel de l'Université Concordia) et celle de la CUFA (Association des professeurs de l'Université Concordia), qui sont toutes deux disponibles en ligne, mais nous n'avons rien de formellement délimité. »

« Le fait que je n'aie jamais reçu ni même entendu parler d'une plainte quelconque à ce sujet me suggère que s'il y a des problèmes, ils sont d'ordre mineur plutôt que majeur », affirme Graham. Selon ce dernier, le fait qu'il y ait si peu de problèmes malgré une politique si peu élaborée est dû à ce que les étudiants eux-mêmes se rendent compte des difficultés associées à une telle démarche. « L'étudiant intelligent va se dire, "est-ce que ça vaut vraiment le coup de rédiger mon devoir en français si le professeur n'a pas le niveau de confort suffisant pour faire la correction lui-même ?" Et comme les étudiants ne viennent normalement pas à Concordia parce qu'ils souhaitent étudier en français, sauf en études françaises ou en traduction, je pense que très peu d'étudiants, face à une telle situation, seraient enclins effectivement à rédiger un travail en français. »

Graham affirme que, mis en perspective et comparé à l'ensemble des problèmes auxquels l'université fait face, c'est un problème d'ordre mineur. Il n'en reste pas moins qu'une politique mal élaborée, même si c'est mieux que rien, n'est d'aucun secours pour les professeurs qui pourraient souhaiter plus d'encadrement. ●

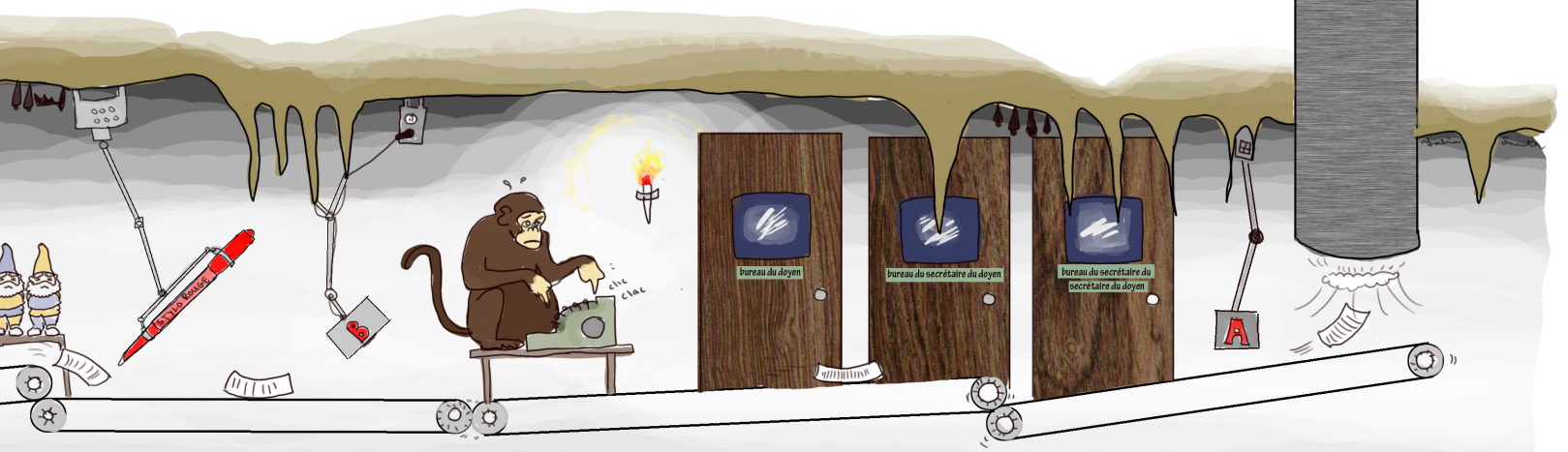


Illustration : Talia Smith | illustration@lorgane.org

Pourquoi rédiger en français ?

Florence Savard
culturel@lorgane.org

À Concordia, le choix revient aux francophones de rédiger leurs travaux en français ou en anglais. Francophones ? Nouveaux étudiants à Concordia ? Si vous êtes encore devant ce dilemme ou que vous n'y avez jamais vraiment songé, voici de quoi nourrir votre réflexion.

Concordia attire beaucoup d'étudiants par la qualité de son enseignement et sa bonne réputation. De plus, culturellement, il existe un écart entre l'enseignement francophone et l'enseignement anglophone que certains étudiants au parcours francophone tentent d'explorer. « Tous mes enseignants au niveau collégial étaient diplômés de l'Université de Montréal. Je cherchais donc une autre approche du cinéma que celle que l'on m'avait déjà enseignée », affirme Benoît Gauthier, étudiant en production cinématographique. Jean-Philippe Charlebois, élève en études cinématographiques, est du même avis.

Ainsi, plusieurs francophones qui choisissent Concordia ne le font pas nécessairement dans le but de parfaire leur anglais, bien que cela soit un plus. Aussi, beaucoup d'entre eux ne sont pas suffisamment à l'aise dans leur langue seconde pour rédiger leurs travaux en anglais. Éliane Sauvé, étudiante en communications, ne croit pas posséder suffisamment de vocabulaire ni de technique pour remettre ses travaux en anglais, malgré le fait qu'elle ait étudié dans un cégep anglophone. « Je ne crois pas être assez loin dans mon bilinguisme pour penser en anglais », indique-t-elle.

Antoine Leclerc, aussi étudiant en commnications, rédige parfois ses travaux en anglais, parfois en français. « Je fais environ moitié-moitié, mais en français, j'écris beaucoup plus aisément et mieux. J'ai une plume, ce que je n'ai pas en anglais », déclare-t-il. Sauvé assure elle aussi qu'elle a un style dans sa langue maternelle. « J'ai toujours été très forte en français. J'adore écrire », confirme-t-elle.

Charlebois explique : « Écrire mes travaux en français me permet de pousser mes analyses et mes essais à un niveau intellectuel plus élevé. Le français est aussi ma langue d'origine, ce qui facilite l'usage des mots pour moi. » Il semble donc, pour ces étudiants, qu'à l'université, une

Photo : Cynthia Jabre | photo@lorgane.org

très bonne connaissance de la langue dans laquelle on s'exprime est requise.

Anglophonie et francophilie

Un autre motif d'employer le français au cœur d'un milieu universitaire anglophone est évidemment l'amour de cette langue. « Vive les efforts de francisation, partout ! Même dans l'anglophonie ! », déclare Gauthier. Leclerc ajoute : « Je suis content que les travaux puissent être remis en français. Si on veut que la politique existe, il faut la faire perdurer ».

Sauvé estime que de ne pas écrire dans sa langue maternelle au cégep lui procurait une sensation de manque : « Je sens que je ne veux pas perdre ce français. » Pour la plupart des étudiants francophones et francophiles de Concordia, évoluer dans deux cultures est très enrichissant. « L'avantage d'écrire en français, c'est que ça montre une diversité culturelle, plus que l'anglophone qui ne parle pas un mot de français. On a peut-être un avantage dans la mesure où on étudie dans une école qui n'est pas de notre langue », croit Leclerc.

« J'ai décidé que j'allais promouvoir le français au maximum de mes capacités en l'utilisant dans mes travaux et le plus possible sur le campus. Je le fais par principe. La langue est la base de notre différence culturelle, j'en suis fier », poursuit Gauthier. L'usage du français prend ici une dimension socio-politique. Il devient un choix d'identité et une façon de rappeler sa présence et de réclamer sa place.

Le virus de l'anglais

Lorsqu'on fréquente un milieu bilingue, il peut parfois devenir difficile d'utiliser une langue en faisant abstraction de l'autre, comme en témoigne Sauvé. « Je réalise que c'est une contamination. On étudie les termes en anglais, donc quand on est en train d'écrire, il faut se concentrer davantage. Personnellement, j'essaie toujours, après un cours ou une lecture, de rechercher l'équivalent d'un texte ou d'un terme en français. »

Le problème se présente donc dans le temps accordé à l'étude personnelle, et la charge de travail s'en trouve accrue. Pour Gauthier, ce problème semble évident et facilement surmontable. « Le fait de recevoir la matière en anglais n'est pas un inconvénient. Je ne considère donc pas le fait d'écrire mes travaux en français comme une difficulté imposée, plutôt comme un incitatif à assimiler la matière et à la faire mienne pour mieux l'exprimer », confirme-t-il.

Catherine Campagna, étudiante en histoire de l'art et études cinématographiques, a d'abord remis ses travaux en anglais, car il lui semblait plus simple d'utiliser les termes spécifiques étudiés. Par la suite, elle est revenue à sa langue maternelle. Elle raconte : « Je conservais toutefois certains termes précis en anglais en italique, et ceci ne m'a jamais causé problème auprès des professeurs. Les annotations de ceux-ci se réduisaient souvent au commentaire final. Je me suis rendu compte que j'étais réellement notée sur la pertinence de mes idées plutôt que sur l'orthographe, car la plupart d'entre eux n'auraient su corriger de telles erreurs. C'était donc avantageux pour moi. »

L'expérience de Campagna soulève d'autres questions. Ne pas être évalué sur tous les aspects d'un travail dans lequel considérablement de temps et d'énergie ont été investis, est-ce acceptable ? « Ce n'est pas très professionnel, je trouve », soutient Leclerc. Ce dernier propose d'engager des étudiants francophones pour corriger les travaux en tenant compte des nuances de la langue, ou du moins des correcteurs plus compétents.

Sauvé partage l'avis de Campagna que certains professeurs ne maîtrisent pas assez le français : « Comme j'ai un style et plus de facilité à organiser mes textes, je crois que c'est plus fluide. Par contre, je ne suis pas certaine que les profs sont assez doués en français pour comprendre les subtilités de mon français. »

« Quand le prof ou le correcteur parle plus ou moins bien français, je préfère faire mon travail en anglais, » ajoute Leclerc. « J'ai l'impression que certains profs corrigent en français, mais ne sont pas aussi confortables qu'en anglais. Ils laissent moins de commentaires et donnent de meilleures notes. » Certains pourraient y voir de la discrimination positive. Mais Leclerc n'est pas d'accord : « Les gens à Concordia sont assez anglophiles *slash* francophiles pour ne pas voir cette dimension-là. »

L'expérience de Gauthier n'est pas la même que celle des trois autres étudiants : « J'ai fait ma première année seulement en anglais, et ma deuxième, seulement en français. Je n'ai pas vu de différence dans mes résultats. » Selon lui, les idées demeurent les mêmes.

Bref, avant de se lancer, mieux vaut bien y penser. « Faites preuve de vigilance, posez-vous plusieurs questions par rapport à ça avant d'écrire », conseille Leclerc. Charlebois estime que l'université ne propose pas clairement d'utiliser le français. Il souligne toutefois que les professeurs offrent toujours l'option dans le syllabus, au début de l'année. « La place du français à l'université devrait être plus claire », ajoute Gauthier. « Cependant, je n'ai jamais eu de problèmes quels qu'ils soient à utiliser le français uniquement. » ●

Concordia dans la cour des grands

Charles D'Amboise
charlesdamboise@hotmail.com

Imaginez une université anglophone située au cœur de Montréal qui réussit, contre toute attente, à réunir 35 étudiants passionnés de communications et de journalisme, et à mériter la 3e place dans une compétition francophone nationale.

Cette université, c'est bel et bien Concordia. Depuis cinq ans, des représentants des départements de journalisme, de marketing et de communications prennent part aux Jeux franco-canadiens de la Communication. La compétition comporte une série de treize épreuves telles que les relations publiques, la création publicitaire, la communication événementielle et l'écriture journalistique, qui visent à mesurer le talent de chacune des universités participantes. L'année dernière, les Jeux ont eu lieu à Moncton, au Nouveau-Brunswick.

Même si l'événement se veut amical, le niveau de compétition est très élevé, un peu comme il le serait aux Jeux olympiques. Ce qui démarquait la délégation 2010 de Concordia de celles des années précédentes, c'est le succès qu'elle a connu face à ses concurrents canadiens.

« L'année dernière, en plus de représenter fièrement notre université aux Jeux, nous avons voulu démontrer la force de nos départements de journalisme et de communications aux autres universités francophones du pays », a confié Julien Gauthier, finissant en communications et co-chef de la délégation 2010.

Dans le passé, les délégués de Concordia éprouvaient de la difficulté à compétitionner en français, et même à former une délégation complète ; la délégation s'est classée au dernier ou à l'avant-dernier rang durant cinq années consécutives. Le problème résidait dans le recrutement et dans la promotion de l'événement, un défi de taille pour une université anglophone. Dès la rencontre de présélection, les étudiants réalisaient bien vite qu'il s'avérait complexe de rivaliser avec des délégations dont les étudiants étaient tous francophones et exclusivement formés dans la langue de Molière.

En plus de remporter plusieurs premières places, notamment dans l'épreuve redoutée de débat oratoire, la délégation 2010 de Concordia s'est démarquée sur le plan social. Selon des collègues d'autres universités, il était impressionnant de rencontrer des étudiants qui arrivent à performer à la fois en français et en anglais. Pour plusieurs, Concordia représente en ce sens ce qui se fait de mieux au Canada.

« Ce que je trouvais incroyable, c'était de prouver aux autres universitaires que je pouvais briller en français, et ce, même si j'étudie en anglais. Dans l'épreuve du téléjournal, nous avons terminé en deuxième place et notre coéquipier travaille maintenant à Radio-Canada à Saint-Jean », explique Hugo Pilon-Larose, aujourd'hui étudiant en échange à la Danish School of Journalism d'Aarhus, au Danemark.

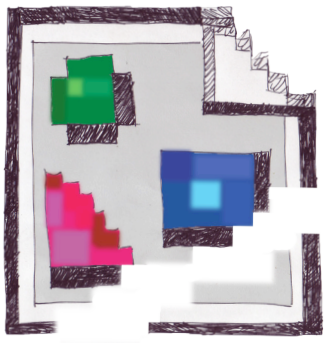
En plus de connaître pour la première fois du succès dans cette compétition, l'Université Concordia a démontré qu'elle avait sa place au sein des Jeux de la Communication. Pour l'édition 2011 des Jeux, qui se déroulera à Sherbrooke, au Québec, les nouveaux chefs continuent à rechercher vivement l'élite des étudiants en communications, « la crème de la crème » des étudiants.

« Cette année, nous avons choisi comme thème "la crème de la crème" pour notre recrutement du mois de septembre, puisque nous sommes conscients que les programmes de communications et de journalisme offerts à Concordia comptent parmi les meilleurs. Nous voulons plus que jamais nous faire respecter des universités francophones du Canada, qui ont un bassin étudiant beaucoup plus large que le nôtre », déclare avec force Laurence Provencher, co-chef de la prochaine délégation de Concordia aux Jeux.

L'édition 2011 aura lieu du 3 au 7 mars sur le campus de l'Université de Sherbrooke. Les chefs de délégation de Concordia, qui ont enfin goûté au succès, sont confiants de se classer à nouveau parmi les meilleurs.

« Cette année, on ne mise pas que sur le succès. On veut défendre, au nom de Concordia, la fierté que l'on a d'étudier les communications et le journalisme ici, en anglais, tout en restant des francophones fiers de l'être », conclut Pierre-Luc Miville, co-chef de la présente délégation et optimiste quant à une future victoire. ●

Photos : Milosz Jurkiewicz | photo@lorgane.org



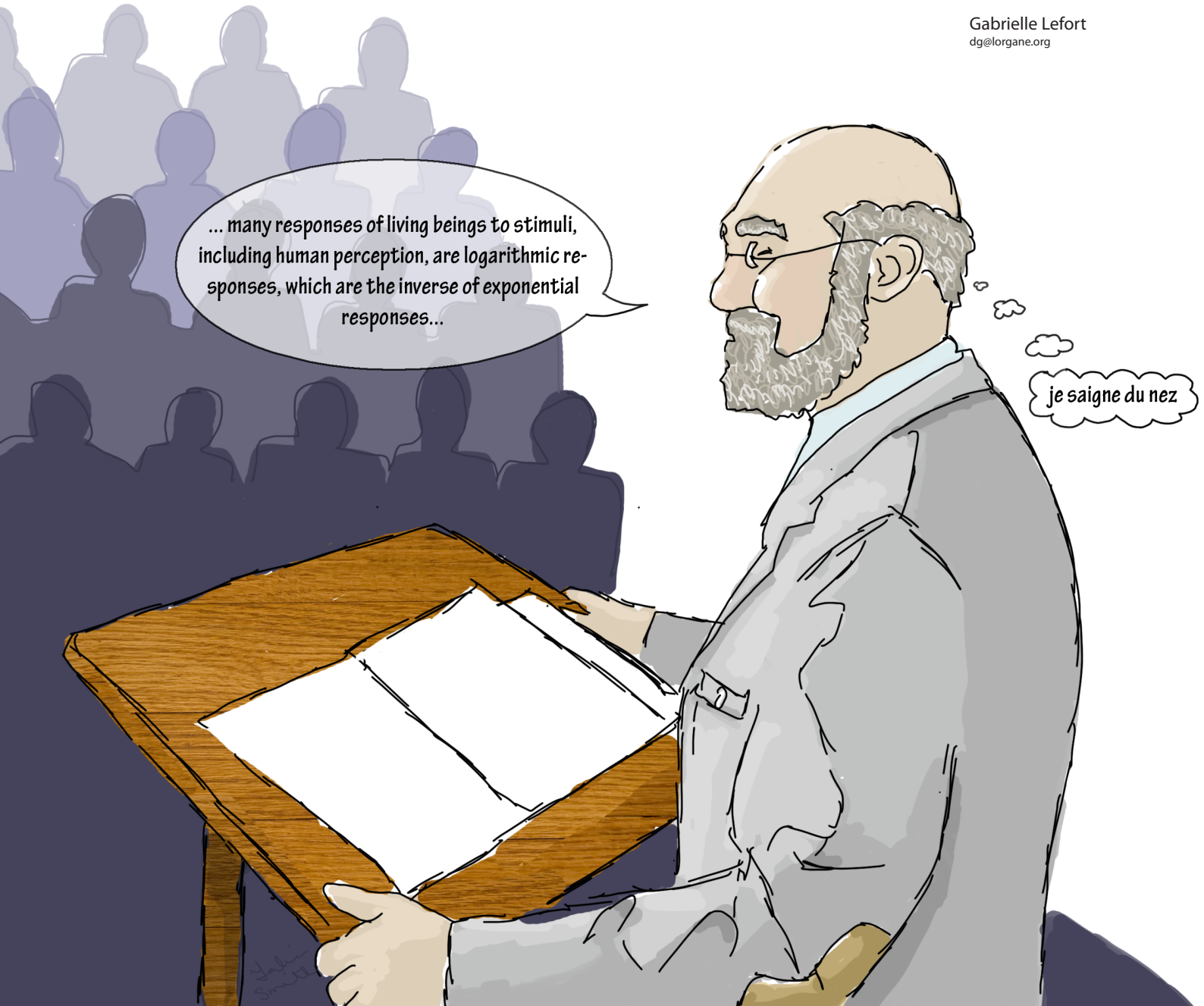
NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

L'IMAGE

Histoires de profs

Si certains termes de votre cours de comptabilité vous semblent étranges, c'est peut-être parce qu'ils sont prononcés par une professeure qui vient d'ailleurs, avec un accent qui n'est pas tout à fait de l'anglais international. Si vous avez un professeur de sociologie qui vous semble particulièrement sympathique, c'est peut-être parce qu'il fait allusion à des réalités culturelles francophones qui vous appartiennent. Mais qui sont ces professeurs d'origine francophone, au moins partiellement, qui amènent avec eux en cours leurs racines et leurs épopées linguistiques ? Portrait de quatre professeurs concordiens qui font honneur au français dans leur vie professionnelle, chacun à leur manière.

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org



Né d'un père francophone et d'une mère anglophone, Marc Lafrance a grandi dans la petite ville de North Bay, en Ontario, et a suivi un programme d'immersion française dans une école publique anglophone, à défaut d'aller à l'école catholique francophone. « Si j'avais fait mes propres choix, ça aurait été différent. Je pense que j'aurais probablement toléré une éducation plus religieuse pour pouvoir avoir une éducation plus robustement francophone, » explique-t-il.

C'est durant des années passées au sein d'une communauté au fort esprit anglophone, et après avoir travaillé pour déterrer ses racines, que Lafrance est devenu ce qu'il appelle un francophone autodidacte. « Le Québec est devenu une vraie terre promise pour moi. C'est devenu très idéalisé dans ma tête. »

Après avoir terminé une maîtrise et un doctorat à Oxford, en Angleterre, ce francophile avéré a trouvé un poste d'enseignant de sociologie à Concordia, où il continue de valoriser le français dans sa vie académique.

Pour Pierre Gauthier, également né d'un père francophone et d'une mère anglophone, la transition d'un milieu à l'autre a été beaucoup plus brutale, puisqu'à l'âge de 14 ans, il passe du secondaire au collège Saint-Bernard de Drummondville à l'école publique en banlieue de Toronto. À l'école, il était « un petit drummondvillois qui parlait anglais avec un accent français ».

Maintenant chargé de cours à Concordia, Gauthier enseigne plus de 32 différents cours dans les facultés de mathématiques et de génie mécanique de son *alma mater*, en plus d'occuper un poste d'ingénieur chez Rolls Royce.

Jouer le jeu

Marion Brivot, professeure de comptabilité à Concordia depuis 2008, est d'origine française, et son accent témoigne de son éducation européenne. Née à Lyon, elle a étudié à Nancy avant de faire son MBA à Pittsburgh, en Pennsylvanie.

Elle explique que faire des études supérieures implique forcément des lectures en anglais. « Il se trouve que les auteurs que j'admire, que je lis fréquemment et qui m'inspirent sur le plan de la recherche, ne sont pas tous québécois ou français ou francophones plus largement, et donc je dois jouer ce jeu-là, de la globalisation et de la langue unique dans cette matière qu'est la recherche. »

Lafrance appuie entièrement ces propos, en citant comme parfait exemple le fait qu'un des plus importants ouvrages dans son domaine, le livre *Gender Trouble* de Judith Butler, vient tout juste d'être traduit en français, malgré qu'il ait été publié il y a plus de vingt ans. « Je ne veux pas suggérer que les francophones devraient organiser leur recherche en fonction du monde anglais, mais ça montre à quel point il y a un décalage et aussi une espèce de déconnexion entre les deux. Si on ne lit pas les mêmes auteurs, on n'est pas en train d'avoir les mêmes débats. Si tous les points de repère sont différents, ça devient dur de faire de la recherche qui va véritablement avoir un impact sur les deux communautés académiques. »

Être bilingue est un avantage important au niveau de la recherche, qui est essentielle pour les titulaires de doctorats, mais c'est aussi un avantage pour les professeurs qui souhaitent diversifier leur enseignement. Gauthier, qui s'est fait les dents en enseignant non seulement à Concordia mais aussi à l'École de technologie supérieure, un établissement francophone, raconte que son expérience à l'ETS ne s'est pas faite sans anicroche : « J'étais tellement habitué à enseigner en anglais. Le cours que j'enseignais à l'ETS est un cours que j'avais déjà enseigné ici et dans ma tête, j'arrivais là, et je pouvais commencer à enseigner comme j'enseignais ici. Mais je cherchais mes mots, et c'est comme un cercle vicieux. »

Maintenant, pour Gauthier, être bilingue c'est une carte d'accès à toutes les universités, non seulement au Québec et dans le reste du Canada, mais aussi dans des destinations plus exotiques, comme l'Île de la Réunion, où il ne détesterait pas passer une retraite paisible à enseigner à son rythme.

Pour perfectionner son anglais, Brivot prend un risque chaque fois qu'elle prend la parole devant ses étudiants. Elle raconte que, malgré certaines évaluations négatives, le jeu en vaut la chandelle. « Même si je me mets en danger quelque part, parce que clairement je maîtrise moins bien cette langue-là, et donc j'ai plus de difficulté à communiquer de manière précise et automatique, l'avantage pour moi est que petit à petit, je gagne en confiance. » Malgré tout, elle fait énormément d'efforts pour ne pas pénaliser ses étudiants par son propre désir d'apprentissage, qui selon elle ne les concerne pas.

Raymond Marius Boucher, professeur de scénographie et de production au Département de théâtre de Concordia, a également dû travailler dur pour maîtriser la langue anglaise. Originaire de Palmarolle, une petite ville d'Abitibi, il a étudié en français jusqu'à son admission à Concordia. « Je ne parlais pas beaucoup anglais, j'étais un peu "*yes, no, toaster*", et j'ai vraiment appris à force de travailler. Maintenant je me considère comme pseudo-bilingue. » En 1988, diplôme en main, Boucher commence à travailler dans le milieu de la scénographie et amorce une fulgurante carrière qui le mènera de Stratford à Florence. Boucher est président de l'Association des Professionnels des Arts de la Scène du Québec depuis 2007. En plus de faire partie du comité de sélection du Département de théâtre, il est directeur artistique du SIPA (Student-Initiated Project Assignment)/ Short Works Festival, un festival de courtes pièces écrites et montées par les étudiants.

Pour l'amour de Concordia

Si une chose unit ces quatre professeurs aux profils entièrement différents, c'est leur attachement à l'université dans laquelle ils enseignent. « Concordia c'est une énorme partie de ma vie. Ça fait 26 ans que j'enseigne, et depuis 1984 je viens ici prendre des cours. J'espère pouvoir continuer à enseigner ici encore 20, 25 ans, » affirme Pierre Gauthier, qui en a vu des vertes et des pas mûres en tant d'années de carrière.

« Il y a un attachement à l'institution, c'est sûr. Je suis devenu un homme à Concordia », conclut Raymond Boucher. ●

Illustration : Talia Smith | illustration@lorgane.org

fran·glais [fʀɑ̃glɛ]

n.m. quand le français et l'anglais
se bousculent dans la même bouche.

Photos : Cynthia Jabre | photo@lorgane.org

Une ville, deux visages

Une ville, deux langues, Montréal est faite de dédoublements et de paradoxes. Cette particularité se reflète partout au travers de la métropole, et la culture montréalaise n'y échappe pas. Voici quelques exemples dans lesquels les frontières de la grande solitude se brouillent.

Emmanuel Delacour
delacour.emmanuel@gmail.com

The Trotsky, 2009, réalisé par Jacob Tierney

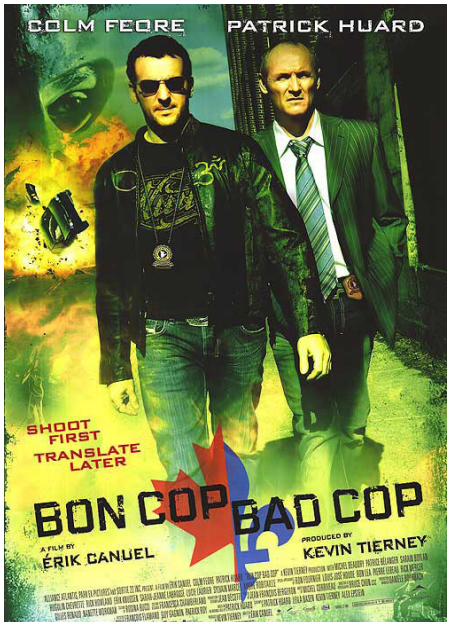
Leon Bronstein (Jay Baruchel) est un jeune étudiant qui fréquente une école privée anglophone de Montréal. Contrairement à ses camarades de classe, il est idéaliste, politiquement engagé, mais plus important encore, il est persuadé d'être la réincarnation de Léon Trotski, le révolutionnaire bolchevik. Lorsqu'il décide de déclencher une grève de la faim parmi les employés de l'usine textile de son père, celui-ci le punit en l'envoyant dans une école publique. S'ensuit une histoire plutôt classique d'une rébellion contre l'autorité scolaire et de la conquête du cœur d'une belle damoiselle.

À tous ceux qui ne sont pas de Montréal, ce film semblera une approche originale de l'éternel « film d'ado », mais pour les autres, spécialement les résidents de l'Ouest-de-l'Île, *The Trosky* est une constante référence à la vie des Montréalais. Le réalisateur Jacob Tierney et l'acteur Jay Baruchel sont tous deux originaires de Notre-Dame-de-Grâce, et une ambiance typiquement montréalaise se fait sentir tout au long du film. Bien qu'évoluant dans un milieu anglophone, Léon s'exprime parfois dans la langue de Molière, sa belle-mère (Anne-Marie Cadieux) est francophone et l'école où il va se nomme « J. Parizeau High School ».

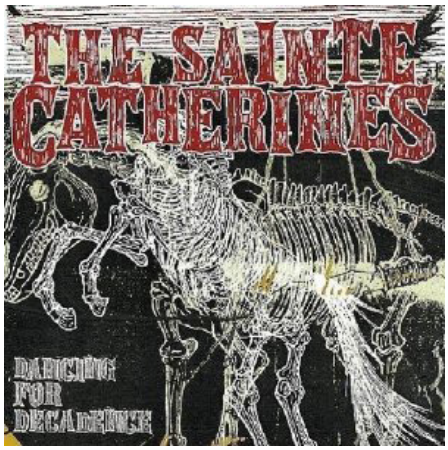
Malgré quelques longueurs et un scénario manquant un peu d'imprévisibilité, *The Trotsky* se démarque assez bien des autres films du même genre. Le simple fait qu'il aborde la révolte adolescente sous un angle politique, quoiqu'un peu superficiel, rafraîchit le style. Le personnage joué par Baruchel est attachant, et malgré sont côté certes loufoque, il ne devient pas lourd ni caricatural.

Bon Cop, Bad Cop, 2006, réalisé par Éric Canuel

Un vrai classique du multiculturalisme, ce film aura fait des vagues dès sa sortie. Il met et vedette Patrick Huard dans le rôle d'un policier québécois, David Bouchard, aux méthodes douteuses et à la libido exacerbée, et Colm Feore dans celui de Martin Ward, un policier ontarien qui mène ses enquêtes *by the book*. Lorsqu'un meurtre est commis juste à la frontière du Québec et de l'Ontario, un conflit de juridiction les oblige à joindre leurs efforts pour résoudre ce crime. Bien évidemment, ils devront surmonter leurs différences afin travailler ensemble, et comme on s'y attend un peu, une amitié se développe au travers de cette relation.Le conflit linguistique est le moteur du film, donc la plupart des gags et des interactions entre les personnages tournent autour du même sujet. Cela a son charme au début, certes, mais à la longue, c'est lassant. Nous connaissons tous les stéréotypes qui dépeignent les Québécois comme une bande d'indisciplinés fantasques qui ne pensent qu'au sexe, et les Canadiens anglophones comme des gens froids, coincés et sans aucun sens de l'humour. Le problème avec ce film, c'est qu'il joue trop sur le *running gag* des contradictions culturelles de notre société. Il ne faut toutefois pas être trop dur envers cette tentative assez originale de jouer sur le style *Cop Buddies* qui, pour un film canadien, ne manque pas d'action à la sauce hollywoodienne. Avec plusieurs scènes se déroulant à Montréal, dont une finale assez explosive dans le Vieux-Port, et une bande audio par Éric Lapointe, ce film vaut la peine d'être vu.



Dancing for Decadence, 2006, The Sainte Catherines



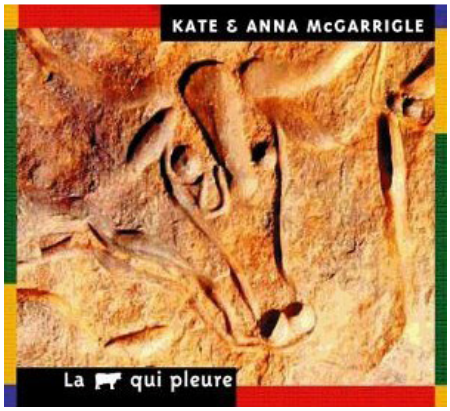
Le groupe The Sainte Catherines ne pourrait pas être plus montréalais si ses membres se versaient de la poutine sur le visage durant leurs concerts et, connaissant leur style, ce ne serait pas impossible qu'ils le fassent. Leur son est cru, puissant et abrasif, un peu à l'image de la fameuse rue qui a inspiré leur nom. Impossible de rester stoïque en écoutant une de leurs pièces musicales : on a tout de suite une envie irrésistible de bouger la tête comme un vrai « métalleux ». La première piste de l'album *Dancing For Decadence*, *Burn Guelph Burn*, poussera les plus timides à monter aux barricades le poing levé vers le ciel. Les paroles de plusieurs chansons telles que *Confession of a Revolutionary Bourgeois* ou *Us Against the Music* critiquent certains contextes politiques et sociaux, comme on s'y attend de la part d'un groupe punk rock. Heureusement, tout cela est bien balancé avec des réflexions sur la vie de musicien et les soirées bien arrosées et on ne se sent jamais martelé par un message politique.
Cependant, il faut vraiment avoir une accoutumance préalable au punk hardcore si l'on désire apprécier l'album dans son ensemble, car si les thèmes des chansons sont diversifiés, le son reste assez similaire d'une pièce à l'autre. Certains diront que cela en fait un album cohérent, que le groupe a un style assuré et défini. *Dancing for Decadence* pourrait tout de même bénéficier d'une chanson avec un tempo plus lent. Aussi, la voix puissante et criarde de Hugo Mudie est excellente, mais pourrait parfois prendre un peu de repos pour laisser place à une mélodie moins agressive. Dans cette optique, les membres du groupe ont créé un projet parallèle, un groupe du nom de Yesterday's Ring, au son plus acoustique.

Beast, 2008, Beast

Beast, c'est tout d'abord une collaboration entre la chanteuse Betty Bonifassi et le compositeur Jean-Phi Goncalves, tous deux Montréalais d'origine européenne. La première percée de Bonifassi sur le plan international sera sa participation à la bande sonore du film d'animation *Les triplettes de Belleville* (2003). En effet, la chanson *Belleville rendez-vous*, interprétée plus tard par le chanteur connu sous le nom de M, projettera Bonifassi sur tous les écrans. En 2006, Bonifassi et Goncalves se réunissent pour créer Beast, un groupe indie trip-hop aux sonorités puissantes et sombres. Repoussant les conventions musicales et s'aventurant dans l'expérimental, ce projet donne des résultats surprenants et très intéressants. Contrairement à ses œuvres précédentes, Bonifassi chante exclusivement en anglais au sein du groupe. Son style lyrique s'éloigne de celui de l'époque des Triplettes et des intonations jazzy à la Django Reinhardt, pour se rapprocher du rap, de la soul et du gospel. Tout cela est accompagné par l'orchestration de Goncalves, parfois errante certes, mais toujours entraînante grâce à un rythme marqué et une richesse musicale texturée. Le groupe fait souvent appel aux voix d'une chorale, comme dans l'excellent morceau *Mr. Hurricane*, ce qui accentue sa saveur gospel déjanté. La pièce *Satan* rappelle des sons blues avec son style lyrique, ses battements de mains et sa mythologie judéo-chrétienne omniprésente. Cependant, certains morceaux nous laissent un peu sur notre faim, *Devil* par exemple : l'orchestration semble un peu maladroitement construite et le style rap de Bonifassi souffre d'une légère redondance. L'album reste tout de même une expérience novatrice et intense qui vaut la peine d'être écoutée.

La vache qui pleure, 2003, Kate et Anna McGarrigle

L'héritage musical livré par les sœurs McGarrigle est parfois peu connu du grand public québécois. Pourtant, celles-ci y ont contribué à plusieurs égards. Bien qu'elles soient des anglophones originaires de Montréal, Kate et Anna McGarrigle auront tout de même composé et chanté des chansons dans les deux langues. Leur influence se fera sentir aussi autant en français qu'en anglais, et leurs airs seront repris par des artistes tels que Nana Mouskouri, Chloé Sainte-Marie et Maria Muldaur. Donc, un héritage musical, mais aussi génétique, puisque Rufus Waiwright et Martha Wainwright sont tous deux les enfants de Kate McGarrigle. En tout, seuls deux de leurs dix albums seront exclusivement enregistrés en français, dont l'avant-dernier, *La vache qui pleure*. Avec un son folk et country, parfois mélancolique, parfois enivrant, les sœurs McGarrigle nous touchent droit au cœur. Certaines pièces, telle *Petite annonce amoureuse*, se présentent comme un mélange subtil de chagrin et d'humour. Toujours intelligentes, leurs chansons attestent une maîtrise de la composition musicale et lyrique. Elles sont souvent accompagnées d'un orchestre folk traditionnel (avec violon, accordéon et harmonica), et la qualité de leurs arrangements est incomparable. Certes, quelques chansons se complaisent parfois longuement dans la mélancolie, comme *Tant le monde* et *Ce matin*. La solitude est un thème récurrent tout le long de l'album, ainsi que les réflexions sur le temps et les amours égarés. Cela n'en fait certainement pas une œuvre déprimante, mais disons qu'il faut savoir faire appel à ses sentiments afin d'apprécier *La vache qui pleure* dans son intégralité.



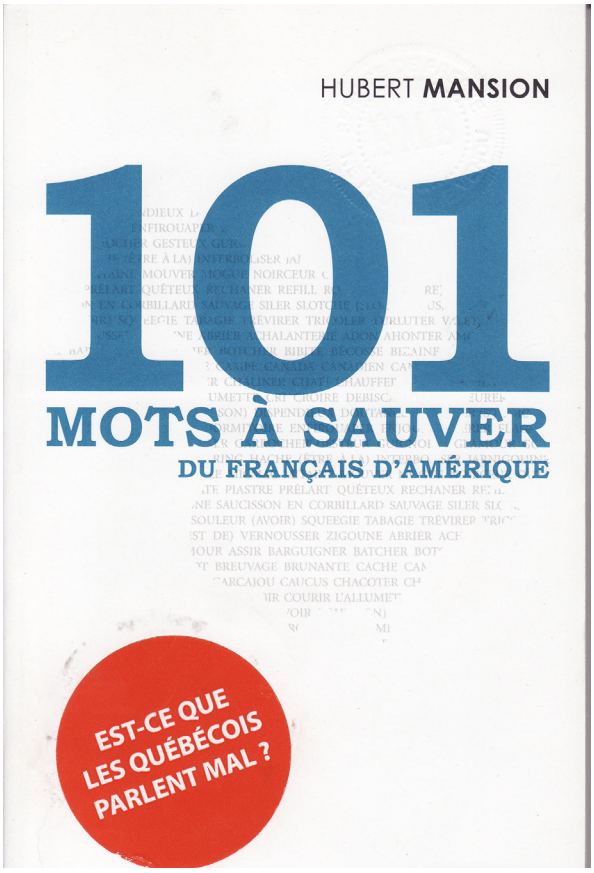
Images : amazon.ca et thetrotskymovie.com

Je jase, tu causes

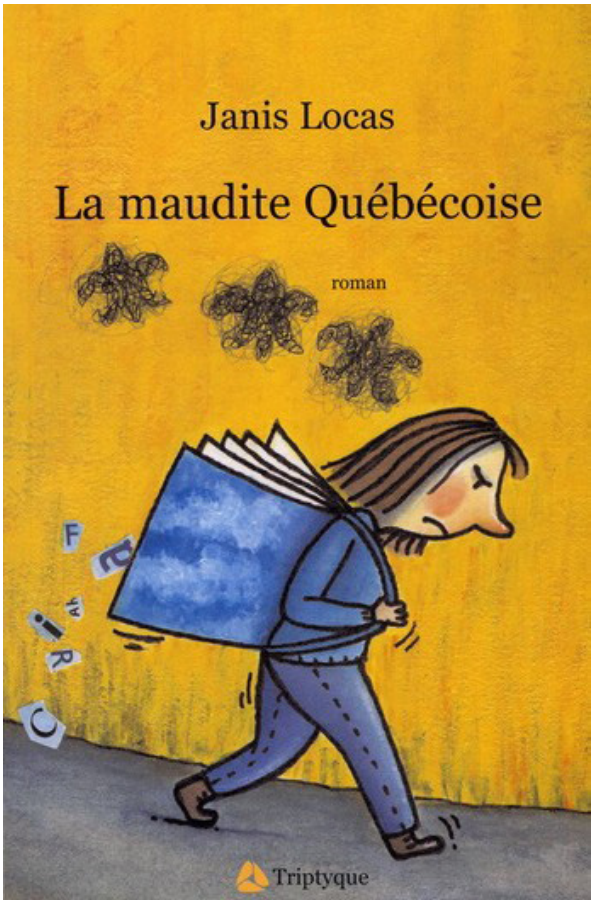
Sophie Ginoux
sophie@lagodasse.net

Cette chanson rap bien sentie nous présente en quatre mots l'idée que nous pouvons nous faire de la francophonie québécoise. Certes, la parlure québécoise ne se limite pas à sa rencontre/confrontation avec celle de nos cousins d'outre-Atlantique, puisque de nombreux pays d'Afrique et du Moyen-Orient ont aussi leur propre manière d'appréhender la langue française. Mais le Québec est probablement le bastion francophone au sein duquel l'évolution de cette langue est le plus débattue et le plus dynamique. Trois points de vue vous en sont offerts dans cette édition de *L'Organe*.

101 mots à sauver du français d'Amérique, d'Hubert Mansion
Éditions Michel Brûlé, mars 2008
192 pages

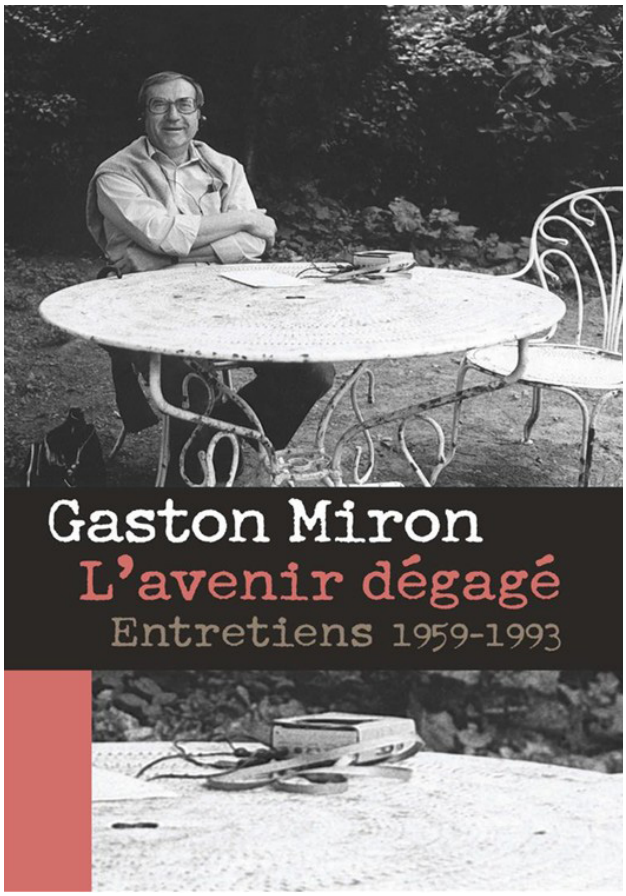


Ce petit ouvrage a déjà fait l'objet d'un article dans *L'Organe* lors de sa parution en 2008, mais il demeure un incontournable pour tous ceux qui prônent la différence linguistique québécoise. Effectivement, les mots et expressions utilisés au Québec font souvent sourire les francophones d'autres horizons. Ils sont considérés soit comme des reliquats d'un autre temps, soit comme la forme francisée de termes anglais, et on a souvent tendance à les corriger et à en effacer toute trace dans nos communications écrites. Pourtant, la « parlure » québécoise est loin d'être le fruit de bizarreries culturelles. D'une richesse insoupçonnée, elle est plutôt l'une des seules à avoir à la fois conservé ses racines et bénéficié de tous les apports de l'histoire. C'est ce que démontre avec brio Hubert Mansion, déjà auteur de l'ouvrage à succès *Guide de survie des Européens à Montréal*, dans cette petite bombe lexicale à l'approche résolument anticonformiste et très éclairante. Plus précisément, plutôt que d'enfermer la langue dans un carcan de règles édictées par l'Académie française, l'auteur, lui-même d'origine belge, présente avec humour ce que l'on ne trouve jamais dans des livres du même genre, à savoir un lexique surprenant qui remet les pendules à l'heure et témoigne de toute la richesse linguistique québécoise. On y découvre par exemple que des verbes tels que batcher et canceller que l'on dirait directement hérités de l'anglais, sont en fait tout à fait français. Ou alors que les termes caucus ou squeegie sont le fruit d'un mélange des langues française, anglaise et amérindienne. Un véritable pied de nez à un certain snobisme !



La maudite Québécoise, de Janis Locas
Éditions Triptyque, mars 2010
220 pages

« Maudits Français ». Voici l'expression qui résume le mieux la relation amour/haine qui lie les Québécois et leurs cousins européens depuis si longtemps. Mais qu'en est-il de la relation qu'entretiennent ces mêmes Québécois avec leurs voisins francophones du Canada ? Et plus globalement, quelle est la situation de la francophonie au Canada et comment se vit-elle au quotidien ? Voici les questions qui ont guidé l'auteure Janis Locas, qui a elle-même travaillé plusieurs années dans l'Ouest canadien, dans le roman *La maudite Québécoise*. On y suit les aventures de Geneviève Morin, jeune diplômée en journalisme sans grande envergure, qui troque sa petite vie sur le Plateau-Mont-Royal pour la région M (évidemment, on pense au Manitoba), où elle est engagée dans un petit journal francophone, *Le Franco*. Bougonne et bourrée de préjugés, elle y vit un véritable choc culturel entre deux mondes : des Québécois importés suffisants, cultivés et tendance, et une minorité « M-ienne » droite, polie, un peu mièvre et fondamentalement gentille, au point d'oublier de se battre pour ses acquis et ses droits. À la fois drôle et caustique, ce roman reprend et exagère les stéréotypes et préjugés que les francophones de l'ouest et de l'est du Canada associent les uns aux autres. Une lecture surprenante et très agréable, d'autant plus que la plume de Janis Locas est très aiguisée.



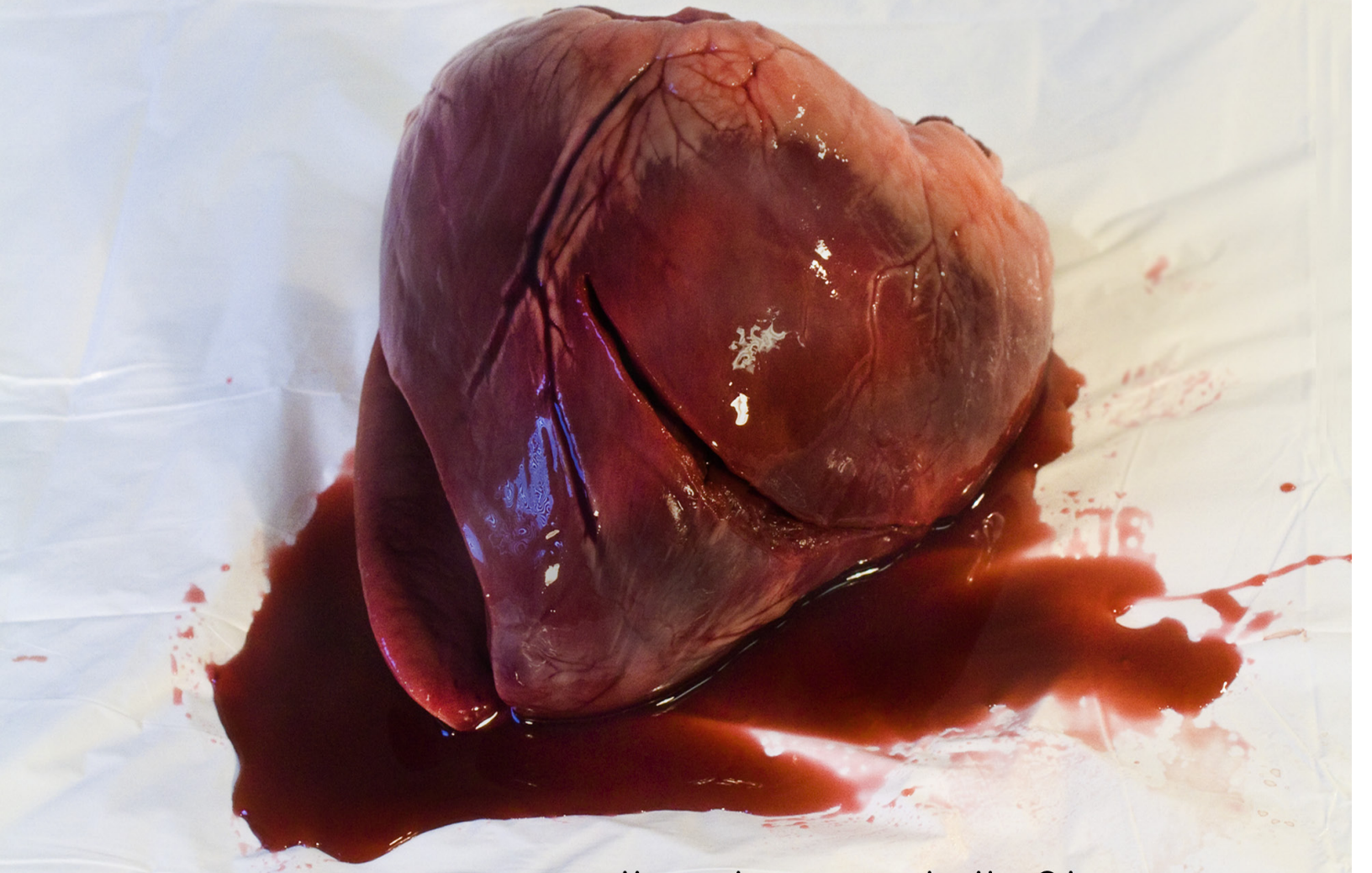
L'avenir dégagé. Entretiens 1959-1993, de Gaston Miron
Éditions l'Hexagone, mars 2010
432 pages

Énième ouvrage posthume paru sur l'un des plus vibrants porte-drapeaux de l'identité et de la langue québécoises, ce recueil n'en est pas moins passionnant parce qu'il nous permet de revisiter toutes les facettes de ce fascinant personnage. Gaston Miron, le poète, l'animateur littéraire et l'éditeur, mais aussi le militant, l'activiste, l'homme en marche que l'on a vu sur tant de tribunes pour défendre sa vision d'un Québec souverain et de son patrimoine culturel. « La langue française, toute sclérosée qu'elle soit, demeure l'une des plus riches du monde », disait-il déjà à 30 ans. Plus tard, on le sait, il a bâti sur cette base des inventions langagières, comme « L'homme rapaillé » qui ont marqué les esprits à travers toute la francophonie. Un livre inspirant et propice à la réflexion.

Rue
Bishop
BOULEVARD
DE MAISONNEUVE
OUEST
RUE
MACKAY
DÉTOUR
BISHOP

Donnez-vous à l'organe

journalistes
chefs de pupitre
illustrateurs
photographes
gestionnaires



mettez-y du coeur: redaction@lorgane.org